

## ITINÉRAIRE DES NAVIRES D'IRAK JUSQU'EN CHINE

Dans cette mer<sup>1</sup>, on trouve parfois un poisson<sup>2</sup> sur le dos duquel apparaissent et croissent de l'herbe et des coquillages. Quelquefois, les navigateurs jettent leur ancre sur lui, croyant avoir affaire à une île; mais lorsqu'ils comprennent leur bévue, ils appareillent au plus vite. Parfois, ce poisson déploie une de ses deux nageoires dorsales qui ressemble à une voile. Parfois, il sort la tête de l'eau; on s'aperçoit alors qu'elle est énorme. Quelquefois, il crache de l'eau par la bouche et forme un jet aussi haut qu'un grand minaret. Lorsque la mer est calme, les poissons se rassemblent autour de lui, il les rabat avec la queue et ouvre la bouche; on voit alors les poissons engloutis comme dans un puits. Les bateaux qui naviguent sur cette mer le craignent, aussi les marins battent-ils des simandres<sup>3</sup> semblables à celles des chrétiens pour que le poisson ne s'appuie pas contre le navire et le fasse couler<sup>4</sup>.

Dans cette mer, on trouve également un poisson<sup>5</sup> que nous avons pêché et dont la longueur atteint vingt coudées. Nous l'avons éventré et en avons extrait un poisson de la même espèce. Nous avons recommencé l'opération sur ce deuxième poisson pour en trouver un autre de la même espèce, ces poissons étant tous vivants et frétilants, en tous points semblables quant à l'apparence. À ce grand poisson appelé *wâl*, tout énorme qu'il est, s'attache un poisson d'une coudée de long appelé *latbk*<sup>6</sup>. Lorsque le *wâl* est en grande fureur et s'attaque aux autres poissons, le *latbk* auquel Dieu a donné le pouvoir de le maîtriser,

s'attache au fond de son ouïe et ne le quitte que lorsqu'il l'a tué. Ce *laskk* se colle aussi aux navires, aussi le *wal* ne s'en approche-t-il pas pour l'éviter.

Dans cette mer, on trouve aussi un poisson dont la face ressemble à une face humaine et qui vole au-dessus des flots ; il a pour nom *mij*. On trouve aussi un autre poisson qui le guette sous l'eau. Lorsque le premier poisson retombe après avoir sauté, le deuxième appelé *ingatis* l'avale. Il est vrai que tous les poissons se mangent les uns les autres !

La troisième mer est la mer de Harkand<sup>4</sup> : entre cette mer et la mer du Lar se trouvent de nombreuses îles<sup>5</sup> qu'on dit être au nombre de mille neuf cents ; elles séparent donc ces deux mers. Leur souverain est une femme<sup>6</sup>. Dans ces îles, on trouve de l'ambre en blocs énormes, chacun ayant environ le volume d'une maison. Cet ambre<sup>7</sup> pousse au fond de la mer comme une plante. Lorsque la mer est très agitée, l'ambre est arraché. Il ressemble à des champignons ou à des truffes. Ces îles sur lesquelles règne cette souveraine sont couvertes de cocotiers ; elles sont à une distance de deux, trois ou quatre parasanges l'une de l'autre. Elles sont toutes peuplées et couvertes de cocotiers. La richesse des habitants est constituée de cauris<sup>8</sup> que la souveraine entasse dans son Trésor. On dit que les habitants de ces îles sont très industrieux : ils fabriquent des chemises d'une seule pièce, avec deux manches, deux soufflets et la fente de poitrine ; ils construisent des navires et des maisons et ils exécutent toutes sortes d'autres ouvrages avec la même adresse. Les cauris se trouvent à la surface de l'eau, vivants. On prend une palme de cocotier qu'on jette à la surface de l'eau et les cauris s'y attachent. Les habitants de ces îles appellent ces cauris *kallaj*.

La dernière de ces îles est l'île de Ceylan qui est située dans la mer de Harkand et qui est la principale des îles appelées les Dibjâr<sup>9</sup>. Une pêcherie de perles se trouve sur une de ses côtes<sup>10</sup>. Ceylan est une véritable île, entourée par la mer de tous les côtés<sup>11</sup>. Il s'y dresse une montagne dite ar-Rahûn sur laquelle Adam — que Dieu lui accorde son salut — est tombé (après avoir été chassé du paradis<sup>12</sup>). On voit l'empreinte de son pied dans un rocher au sommet de la montagne. Il n'y a d'ailleurs qu'un seul pied, car Adam, dit-on, mit l'autre dans la mer ; on raconte aussi que

l'empreinte a environ soixante-dix coudées de long. Autour de cette montagne, abondent les pierres précieuses : rubis, topazes et saphirs<sup>13</sup>. Deux rois règnent sur cette île<sup>14</sup>. Ceylan est une grande île très étendue qui produit du bois d'aigle, de l'or et des pierres précieuses. Dans la mer, on trouve des perles et le *shank*<sup>15</sup> qui est cette conque dans laquelle on souffle et que les habitants gardent précieusement.

Dans cette mer, quand on navigue vers Ceylan, on parvient à un petit nombre d'îles qui ont une grande superficie et sur lesquelles on ne sait pas grand-chose. Parmi elles, il en est une, dite Râmni<sup>16</sup>, sur laquelle règnent plusieurs souverains, elle aurait dit-on huit à neuf cents parasanges de long. Elle possède des mines d'or, un lieu appelé Fansûr<sup>17</sup> qui produit du camphre d'excellente qualité. D'autres îles sont très proches de ces premières dont une appelée Niyân. Les habitants possèdent beaucoup d'or ; ils se nourrissent de noix de coco qu'ils utilisent comme assaisonnement et comme onguent. Si l'un des habitants de ces îles veut se marier, il ne peut le faire qu'en produisant le crâne d'un de ses ennemis<sup>18</sup> : s'il a tué deux ennemis, il épouse deux femmes ; s'il en a tué cinquante, il épouse cinquante femmes pour cinquante crânes. La raison en est que ces hommes ont de nombreux ennemis, aussi plus quelqu'un montre de courage pour tuer ses ennemis, plus il a de succès. Dans cette île, l'île Râmni, on trouve de nombreux éléphants, ainsi que du brésil<sup>19</sup> et du bambou. Il y habite des anthropophages. Cette île est baignée par deux mers : celle de Harkand et celle de Salâht.

Plus loin, sont situées des îles appelées Lanjabâliûs<sup>20</sup>. Elles sont très peuplées ; les habitants circulent tout nus, hommes et femmes, cependant ces dernières se couvrent le sexe de feuilles d'arbre. Lorsque des navires longent leurs côtes, les habitants s'en approchent dans des embarcations plus ou moins grandes pour troquer de l'ambre et des noix de coco contre du fer. Les habitants de ces îles n'ont pas besoin de se vêtir car le climat n'est ni froid, ni chaud.

Au-delà de ces îles, il en est deux séparées par une mer et appelées Andâmân<sup>21</sup>. Elles sont peuplées de cannibales qui ont le teint noir, les cheveux crépus, le visage et les yeux affreux et de grands pieds ; leur sexe, c'est-à-dire leur verge, a environ une coudée de long. Ils circulent tout nus. Ils ne possèdent pas d'embarcations, heureusement

d'ailleurs, car ils mangeraient tous ceux qui longent leur côte ! Parfois les navires ralentissent et s'attardent le long des côtes à cause du vent, l'eau vient donc à manquer. Les marins s'approchent alors des habitants de ces îles pour s'approvisionner en eau et parfois appréhendent quelques hommes, mais le plus grand nombre leur échappe.

Au-delà de ces îles, se trouvent des récifs qui ne sont pas sur la route<sup>1</sup>. On dit qu'ils renferment des mines d'argent, mais ne sont pas habités. Tout navire qui les cherche ne les atteint pas forcément. Un seul rocher, dit Khushnâmi, sert de point de repère. On raconte que les marins d'un navire passant par là virent ce récif vers lequel ils se dirigèrent. Le lendemain matin, ils y accostèrent en barque pour faire du bois et allumèrent un feu : l'argent fondit. Ils comprirent qu'il y avait là une mine et ils emportèrent de l'argent autant qu'ils le purent. Mais lorsqu'ils eurent embarqué, la tempête se déclina et ils durent jeter à la mer tout l'argent qu'ils avaient pris. Par la suite, les marins montèrent une expédition vers ce récif, mais ne purent le retrouver. Dans cette mer, il y a d'innombrables îles interdites que les marins ne peuvent découvrir. Il en est aussi où il est impossible de débarquer.

Parfois, on voit dans cette mer un nuage blanc qui fait de l'ombre aux navires. Il sort de ce nuage une langue longue et mince qui s'étire jusqu'à la surface de la mer et la fait bouillonner. Ce phénomène est comparable à la trombe de poussière qui, si elle s'abat sur un navire, l'engloutit. Puis le nuage s'élève et se transforme en pluie abondante à laquelle sont mêlés des embruns. Je ne sais comment le nuage puise de l'eau dans la mer, ni comment ce phénomène se produit. Dans toutes ces mers, souffle un vent qui soulève les vagues et se déclina tant qu'elles bouillonnent comme l'eau d'une marmite. Les vagues projettent alors vers les îles tout ce qu'elles renferment, fracassent les navires et rejettent de gros et énormes poissons morts. Parfois elles projettent même les rochers et les récifs à la vitesse de l'arc qui lance une flèche. Dans la mer de Harkand, le vent est différent, soufflant de l'ouest à l'ourse ; la mer bouillonne alors comme l'eau d'une marmite et rejette beaucoup d'ambre. D'ailleurs, plus la mer est vaste et profonde, plus l'ambre est de qualité. Lorsque les vagues de cette mer, la mer de Harkand, sont hautes, on croirait voir un feu ardent.

Dans cette mer, vit un poisson appelé *lukham*<sup>1</sup> qui est féroce et dévore les hommes.

Les marchandises sont rares. La cause en est que des incendies éclatent parfois à Canton, port et point de rencontre du commerce entre les Arabes et les Chinois, incendies qui détruisent les marchandises ; en effet, les maisons de cette ville sont en bois et en roseau. Les marchandises sont rares, aussi, parce que les navires allant en Chine ou en revenant font naufrage en route, qu'ils sont pillés ou qu'ils sont astreints à de longues escales, les marchandises étant vendues alors ailleurs que dans les pays arabes. Parfois le vent dérouté ces navires vers le Yémen ou autre pays où sont vendues les marchandises. Parfois encore, les bateaux font de longues escales pour être réparés.

Le marchand Sulaymân<sup>2</sup> rapporte qu'à Canton, point de rassemblement des marchands, se trouve un musulman que l'empereur de Chine a chargé du règlement des différends entre les musulmans qui se rendent dans cette région, chose voulue par le souverain chinois lui-même. À l'occasion des fêtes légales, ce musulman dirige la prière, fait le sermon et invoque le nom du calife. Les marchands irakiens ne contestent aucunement sa compétence dans les jugements, car ils sont conformes à la justice, aux lois du Livre de Dieu — qu'Il est puissant et majestueux ! — et aux préceptes de l'islam<sup>3</sup>.

Pour ce qui est des ports fréquentés par les marchands, on rapporte que la plupart des navires chinois chargent à Sirâf<sup>4</sup> où les marchandises ont été apportées de Basra, de l'Oman et d'ailleurs et où elles sont chargées sur des navires chinois. On a choisi cette ville pour ancrage parce que, dans le golfe Persique, la houle est forte et que la profondeur de l'eau est insuffisante en certains endroits. La distance qui sépare Basra de Sirâf est de cent vingt parasanges par voie maritime. Lorsque les marchandises ont été chargées à Sirâf, on fait provision d'eau douce et on lève l'ancre [*khataf*] — c'est le mot employé par les marins pour dire appareiller — pour une localité appelée Mascate — qui est située à l'extrémité de l'Oman et qui est séparée de Sirâf par environ deux cents parasanges. Dans la partie orientale de cette mer, entre Sirâf et Mascate, se trouvent la côte des Banû-*as-Saffâq*<sup>5</sup> et l'île d'Abarkâwân.

Dans cette mer, sont situés les récifs de l'Oman et l'endroit appelé « le Tourbillon » qui est un passage étroit entre deux récifs, détroit que peuvent emprunter les petits navires, mais pas les vaisseaux chinois. Il y a aussi les deux récifs appelés Kusayr et Uwayr<sup>1</sup> dont la partie émergée est peu importante. Après avoir dépassé les récifs, nous gagnons une localité appelée Suḥār<sup>2</sup> de l'Oman. Nous faisons provision d'eau douce à Mascate à un puits situé dans la ville. Il y a dans ce port beaucoup de moutons provenant de l'Oman.

De là, les navires appareillent pour l'Inde, en direction de Kûlam-Malaya : la distance entre ces deux points est d'un mois de navigation par vent modéré. À Kûlam-Malaya se trouve un fortin dépendant de la province du même nom où sont perçus les droits sur les navires chinois et où on trouve de l'eau douce provenant de puits. La somme perçue sur les navires chinois est de mille dirhams et sur les autres de dix à vingt dinars. Entre Mascate et Kûlam-Malaya et la mer de Harkand, il y a un mois de navigation. À Kûlam-Malaya, on fait provision d'eau douce. Puis les navires appareillent vers la mer de Harkand et, cette mer une fois traversée, arrivent à une localité appelée Lanjabâlûs dont les habitants ne comprennent ni l'arabe, ni aucune autre langue parlée par les marchands. Ces gens ne portent aucun vêtement, ont le teint blanc et sont imberbes. Les marins disent qu'ils n'ont jamais vu leurs femmes. En effet, ce sont les hommes qui sortent de l'île à la rencontre des marchands dans des pirogues creusées dans une seule pièce de bois, chargées de noix de coco, de canne à sucre, de bananes, de vin de palme, une boisson blanche qui, consommée quand elle vient d'être récoltée, est sucrée comme du miel, mais qui, laissée quelque temps<sup>3</sup>, fermente et laissée plusieurs jours devient du vinaigre. Ces gens troquent leurs produits contre du fer. Parfois, s'échoue sur leurs côtes un peu d'ambre qui est troqué, lui aussi, contre des morceaux de fer. Ces gens font leurs échanges donnant donnant, par signes, car ils ne comprennent pas la langue qu'on leur parle. Ils sont très doués pour la nage. Parfois ils volent du fer aux marchands sans rien leur donner en échange.

Puis les navires appareillent pour une localité dite Kalâh-bâr (*bâr* désigne à la fois le royaume et la côte). Ce royaume est celui de Zâbaja, situé à l'est de l'Inde et gou-

verné par un seul souverain. Les habitants sont vêtus de pagnes ; qu'il soit riche ou humble, chacun n'en porte qu'un seul<sup>4</sup>. Les navires s'approvisionnent, là, en eau, à des puits d'eau douce ; en effet, on préfère l'eau de puits à celle de source ou de pluie. Kûlam-Malaya et Kalâh-bâr sont assez rapprochées ; il y a un mois de navigation entre la mer de Harkand et Kalâh. Les navires poursuivent ensuite leur route jusqu'à une localité dite Tiyûma où on trouve de l'eau douce à volonté ; le trajet prend dix jours. Puis les navires appareillent pour une localité dite Kanduranj ; il faut aussi dix jours pour y parvenir ; il y a de l'eau douce à volonté. En effet, si on creuse des puits dans les îles de l'Inde, on trouve toujours de l'eau douce. Dans cette île, se dresse une haute montagne qui sert parfois de refuge à des esclaves fugitifs ou à des brigands.

Les navires poursuivent leur route jusqu'à une localité dite Şanf à une distance de dix jours. Dans cette localité, on trouve de l'eau douce. C'est de Şanf que vient le bois d'aigle<sup>5</sup> dit *şanfi*. Şanf est gouverné par un roi dont les sujets ont le teint brun et portent deux pagnes. Après que les navires ont fait provision d'eau douce, ils appareillent en direction d'une île dite Şanf Fûlâw. Il faut dix jours de route pour y parvenir. On y trouve de l'eau potable. Puis les navires appareillent pour une mer dite Sankhay en passant par les Portes de Chine qui sont des récifs séparés par un passage emprunté par les navires. Quand Dieu a protégé les vaisseaux jusqu'à Şanf Fûlâw, ils appareillent pour la Chine et mettent, pour y parvenir, un mois dont sept jours à franchir la zone des récifs. Après l'avoir passée et être entré dans l'estuaire<sup>6</sup>, le navire ira s'approvisionner en eau douce dans une ville chinoise, dite Canton, où il mouille. En Chine, il y a partout de l'eau douce : dans les fleuves, les vallées, les postes militaires, les marchés.

Dans cet estuaire, le flux et le reflux se produisent deux fois, jour et nuit. Tandis qu'aux environs de Başra jusqu'à l'île d'Abarkâwân, le reflux se produit au lever et au coucher de la lune, lorsqu'elle est au zénith, et le flux, du côté de la Chine jusqu'à proximité de l'île d'Abarkâwân, lorsque la lune se lève. Ainsi lorsque la lune se lève, la mer se retire, lorsqu'elle se couche, la mer s'étale et lorsque la lune est face au zénith, la mer reflue.

On raconte qu'une île, dite Maljân, située entre Ceylan

et Kalâh, c'est-à-dire à l'est de l'Inde, est peuplée d'hommes noirs qui vivent tout nus. Ces habitants, lorsqu'ils trouvent un étranger, le pendent par les pieds, le coupent en morceaux et le mangent tout cru. Cette peuplade est nombreuse, habite dans une seule île, n'a pas de souverain, se nourrit de poisson, de bananes, de noix de coco et de canne à sucre. Elle habite dans la forêt et la jungle tout comme les bêtes fauves.

On raconte que quelque part en mer, vit un petit poisson volant appelé sauterelle d'eau<sup>1</sup>, ainsi qu'un animal marin qui grimpe aux cocotiers<sup>2</sup>, boit le vin de palme, puis s'en retourne à la mer et qu'on trouve, en mer, un animal qui ressemble au crabe et qui, sitôt hors de l'eau, se pétrifie. On en tire un collyre pour traiter certaines maladies d'yeux.

On raconte que près de Zâbaja, se dresse une montagne dite montagne de feu qu'on ne peut approcher. Quand il fait jour, on voit de la fumée s'en échapper et dans la nuit, des flammes. Au pied de cette montagne jaillissent deux sources d'eau douce, l'une froide, l'autre chaude.

Les Chinois, petits et grands, sont vêtus de soie, hiver comme été. Les princes portent une soie de qualité supérieure, les autres, selon leurs moyens. En hiver, les hommes mettent deux, trois, quatre, cinq caleçons ou davantage, selon leurs possibilités; ils veulent ainsi avoir chaud au bas du corps parce qu'ils craignent l'excès d'humidité. En été, ils mettent une seule chemise de soie ou quelque vêtement semblable. Ils ne portent pas de turban.

Les Chinois se nourrissent de riz. Parfois, ils cuisinent un ragoût<sup>3</sup> dont ils nappent le riz. Les princes mangent du pain de froment, de la viande de toute provenance animale, de porc et autres. Les fruits produits par la Chine sont : la pomme, la pêche, le cédrat, la grenade, le coing, la poire, la banane, la canne à sucre, le melon, la figue, le raisin, les concombres côtelés et lisses, le lotus, la noix, l'amande, la noisette, la pistache, la prune, l'abricot, la sorbe et la noix de coco<sup>4</sup>. En Chine, il n'y a pas beaucoup de palmiers-dattiers, sauf par-ci par-là dans des maisons particulières. Les Chinois boivent de l'alcool de riz, car ils n'ont pas de vin, n'en exportent pas, ne le connaissent pas et n'en boivent donc pas. A partir du riz, ils fabriquent du vinaigre, du vin, des sucreries et autres produits.

Le Chinois ne sont pas propres : ils ne se lavent pas après avoir déféqué<sup>5</sup>, mais s'essuient avec du papier chinois. Ils mangent de la viande de bêtes non égorgées<sup>6</sup> et suivent d'autres coutumes semblables à celles des zoroastriens; d'ailleurs leur religion ressemble fort à celle des Mages<sup>7</sup>. Les Chinoises ont la tête découverte<sup>8</sup>, des peignes dans les cheveux, parfois jusqu'à vingt, en ivoire ou autre matière. Les hommes se couvrent la tête d'une coiffure semblable à nos bonnets. Ils ont coutume de mettre à mort le voleur lorsqu'ils l'appréhendent.

## INFORMATIONS SUR L'INDE, LA CHINE ET SUR LEURS SOUVERAINS

Les Indiens et les Chinois partagent l'avis que les rois de l'univers dont on peut tenir compte, sont au nombre de quatre, le premier étant le calife : leur avis est unanime à ce sujet et nul ne conteste qu'il est le plus grand souverain, le plus riche, le plus magnifique, représentant de la religion sublime et qu'il n'est surpassé par aucun autre. L'empereur de Chine lui-même considère qu'il vient après le calife ; suivent l'empereur byzantin et le Balharâ, roi de ceux qui ont les oreilles percées<sup>1</sup>.

Le Balharâ est le prince le plus noble de l'Inde, reconnu comme tel par tous ; en effet, si tous les princes indiens exercent librement leur autorité, du moins reconnaissent-ils cet état de choses et lorsque les envoyés du Balharâ arrivent à la cour des différents princes, ceux-ci les bénissent par respect pour leur maître. Le Balharâ verse des soldes aux troupes comme le font les Arabes. Il possède des chevaux, de nombreux éléphants, une grande fortune qui consiste en dirhams appelés *âtariyya*<sup>2</sup>, chacun pesant un dirham et demi, et frappés au coin du souverain. La date du règne du Balharâ est fixée à partir de la mort de son prédécesseur, habitude différente de celle des Arabes qui ont fixé leur comput à partir du Prophète<sup>3</sup> — que Dieu lui accorde Sa bénédiction et Son salut — tandis que les Indiens l'ont établi à partir de leurs rois qui vivent vieux ; en effet, un des leurs aurait régné cinquante ans. Les habitants de ce royaume prétendent que si leur roi vit et règne si longtemps c'est grâce à l'amitié qu'il a pour les Arabes ;

en effet, il n'y a pas de roi qui aime plus les Arabes que le Balharâ ; d'ailleurs ses sujets éprouvent le même sentiment. Le nom de Balharâ est le nom générique des rois comme Kosroès ou autre, ce n'est pas leur nom propre. Le royaume du Balharâ et ses terres commencent à partir de la côte : c'est la région appelée Kumkam qui s'étend jusqu'à la Chine<sup>4</sup>. Autour de son royaume, règnent de nombreux rois qui le combattent, mais le Balharâ les vainc toujours.

Parmi ces princes indiens, il en est un, dit roi des Jurz, qui possède une grande armée : aucun autre prince n'a une cavalerie pareille à la sienne. Ce roi est un ennemi des Arabes, cependant il reconnaît que le calife est le plus important des souverains. Aucun prince indien n'est plus hostile à l'islam que lui. Il règne sur une langue de terre<sup>5</sup>. Ses sujets possèdent de grandes richesses et de nombreux chameaux et troupeaux. Ils se servent, pour leurs échanges, de lingots d'argent car, dit-on, ils possèdent des mines d'argent. L'Inde, en entier, est le pays où on risque le moins d'être volé.

À proximité de ce roi des Jurz, règne le roi du Tâqâ sur un petit royaume dont les femmes sont blanches et sont les plus belles femmes de l'Inde. Ce souverain vit en paix avec ses voisins à cause du petit effectif de son armée. Il aime les Arabes autant que le Balharâ.

Le royaume d'un prince dit Dharma est limitrophe de ceux des précédents, prince qui est en guerre contre le roi des Jurz. Ce roi n'est pas de noble extraction. Il est en guerre contre le Balharâ. Il a d'ailleurs plus de troupes que ce dernier et que les rois des Jurz et du Tâqâ. On dit que lorsqu'il part en guerre, il est à la tête d'environ cinquante mille éléphants. Il ne livre bataille qu'en hiver, car les éléphants ne supportent pas la soif, ce qui explique cela. On dit que les foulons de son armée sont au nombre de dix à quinze mille environ. Dans son royaume, on trouve des tissus à nul autre pareils : l'un d'entre eux qui est en coton peut passer dans l'anneau d'une bague tant il est fin et beau. Nous en avons vu de semblables. Dans ce pays, on règle ses dépenses avec des cauris qui sont la monnaie et l'argent du royaume. On trouve là de l'or, de l'argent, du bois d'aigle, des tissus *samar* dont on fait des chassemouches.

Dans le pays, vit le *bashân* marqué qui n'est autre que le rhinocéros<sup>6</sup> ; au bas du front, il porte une seule corne dans

laquelle est dessinée une créature qui ressemblerait à un homme, la corne étant toute noire et le dessin intérieur blanc. Le rhinocéros est plus petit que l'éléphant, sa couleur tire sur le noir et il ressemble au buffle. Il est très fort, plus que tout autre animal. Son genou n'est pas articulé, ni sa cheville : du pied jusqu'à l'aisselle, le membre est d'une seule pièce. L'éléphant le fuit. Le rhinocéros rumine comme les bœufs et les chameaux. La consommation de sa viande est licite. Nous en avons mangé. Dans ce royaume, on trouve beaucoup de rhinocéros dans les jungles, d'ailleurs il vit dans toutes les contrées de l'Inde, mais la corne de ce rhinocéros-là est de meilleure qualité. Parfois, on voit dans la corne la forme d'un homme, d'un paon, d'un poisson ou autre. Les Chinois en font des ceintures qui atteignent le prix de deux à trois mille dinars et davantage<sup>1</sup>. Elles s'achètent toutes dans le royaume de Dharma au moyen de cuiris qui sont la monnaie du pays.

Suit un souverain qui règne sur un royaume situé à l'intérieur des terres, sans débouché sur la mer, ce souverain est appelé Lakhmibura; ses sujets ont la peau blanche, les oreilles percées et sont beaux. Ils vivent dans les plaines et les montagnes.

Vient ensuite une mer sur laquelle règne un roi appelé Tanlwinj pauvre, mais fier. Sur les côtes, beaucoup d'ambre est rejeté. Le roi possède des défenses d'éléphant. Dans son royaume, on trouve du poivre qu'on mange frais à cause de sa rareté.

Viennent ensuite beaucoup de souverains dont le nombre n'est connu que de Dieu — qu'il soit béni et exalté ! Parmi eux, citons celui qui règne sur les Moujah qui sont blancs de peau et s'habillent comme les Chinois. Le pays produit beaucoup de musc. Dans ce royaume, on trouve des montagnes blanches très hautes. Les Moujah sont en guerre contre beaucoup de souverains qui les entourent. Le musc que produit le pays est d'excellente qualité.

Au-delà, règnent les rois du Mâdbud sur de nombreuses villes. Leur royaume touche celui des Moujah qui sont en nombre inférieur aux habitants du Mâdbud, ressemblent davantage aux Chinois et comme ces derniers ont des eunuques à leur service comme percepteurs d'impôts. Leur royaume touche la Chine avec laquelle ils vivent en paix, sans pour autant être soumis à elle. Le Mâdbud expé-

die chaque année des ambassadeurs et des présents à l'empereur de Chine qui, lui-même, lui envoie des présents. Le royaume est très vaste ; aussi lorsque les ambassadeurs du Mâdbud entrent en Chine, sont-ils gardés à vue de peur qu'ils ne subjuguent le pays à cause de leur grand nombre. Les deux royaumes sont séparés par des montagnes et des versants escarpés.

On dit que l'empereur de Chine règne sur plus de deux cents métropoles ; chacune d'elles est gouvernée par son prince et son eunuque et exerce sa souveraineté sur d'autres villes. Citons parmi ces métropoles Canton, qui est un port et dont dépendent vingt villes. Est appelée ville l'agglomération qui a un *jâdum*<sup>1</sup> : c'est un instrument qui ressemble à une trompe dans laquelle on souffle, qui est long et dont le calibre est celui de deux mains jointes. Il est laqué. Sa longueur est de trois à quatre coudées. Son embouchure est fine, du calibre de la bouche. Le son qu'il émet porte à environ un mille. Chaque ville a quatre portes, chacune d'elles étant surmontée de cinq trompes dans lesquelles on souffle à certains moments de la nuit et du jour. À chaque porte, il y a dix tambours qu'on bat en même temps que les trompes retentissent. On agit de la sorte pour manifester sa soumission au souverain et pour annoncer les moments du jour et de la nuit. Les Chinois ont aussi des instruments qui servent à marquer et à mesurer le temps<sup>1</sup>.

Chez les Chinois, les transactions se font au moyen de pièces de cuivre bien que le Trésor de l'empereur ressemble à celui des autres rois. Aucun autre souverain ne possède de pièces de cuivre en tant que monnaie d'échange. Les Chinois ont de l'or, de l'argent, des perles, des brocarts, de la soie, tout cela en abondance ; ces richesses sont considérées comme des marchandises, tandis que les pièces de cuivre sont la monnaie d'échange. On importe en Chine de l'ivoire, de l'encens, des lingots de cuivre, de l'écaillé qui vient des carapaces des tortues marines, des *bashân* dont nous avons parlé, c'est-à-dire des rhinocéros avec la corne desquels on fabrique des ceintures. Les Chinois possèdent de nombreuses bêtes de somme : des chevaux différents des chevaux arabes, des ânes, de nombreux chameaux à deux bosses. Ils produisent de l'excellente poterie dont ils font des bols aussi transparents que des flacons de verre à travers lesquels on

voit briller l'eau bien qu'ils soient en poterie. Lorsque les bateaux arrivent, les Chinois saisissent les marchandises qu'ils entreposent et dont ils assurent la garde pendant six mois jusqu'à ce que le dernier bateau soit arrivé. Ensuite, ils prélèvent les trois dixièmes et livrent le reste aux marchands. Le gouverneur acquiert ce dont il a besoin au plus haut prix et paie comptant, sans porter de préjudice aux marchands. Il achète le camphre à cinquante *fakkūj* le *manā'*, le *fakkūj* valant mille pièces de cuivre. Si le gouvernement n'achète pas le camphre, il vaut la moitié de ce prix, à l'achat libre.

Lorsqu'un Chinois meurt, on ne l'ensevelit que l'année suivante<sup>2</sup>, le jour de l'anniversaire de sa mort. On le met dans un cercueil que les parents conservent dans leur demeure. On recouvre le cadavre de chaux vive qui absorbe les humeurs, ce qui l'empêche de se putréfier. Les rois sont conservés dans du suc d'aloès et du camphre. Les Chinois pleurent leurs disparus trois ans. Celui, homme ou femme, qui ne les pleure pas reçoit la bastonnade. « La perte que tu as subie ne t'afflige-t-elle donc pas ? » lui dit-on. Les Chinois ensevelissent les morts dans des tombes qui ressemblent à celles des Arabes. Ils continuent à leur servir de la nourriture, prétendant qu'ils mangent et boivent : en effet, la nuit, les parents laissent de la nourriture à côté du mort et le matin, ne trouvant plus rien, disent que c'est lui qui l'a mangée. Les Chinois continuent à pleurer le défunt et à lui servir de la nourriture aussi longtemps qu'ils le conservent à leur domicile. Ils se ruinent tant pour leurs disparus qu'il ne leur reste ni espèces, ni terres qu'ils n'aient dilapidées pour eux. Autrefois, ils enterraient le roi avec son mobilier, ses vêtements et ses ceintures qui représentaient une fortune. De nos jours, ils ont abandonné cette coutume car la sépulture d'un des leurs fut violée et pillée.

Pauvres ou riches, petits ou grands, tous les Chinois apprennent à calligraphier et à écrire.

Le titre des princes chinois dépend de leur rang et de l'importance de la ville qu'ils administrent. Le prince d'une petite ville s'appelle *tsū-shī*, ce qui signifie « il a érigé la ville ». Dans une cité de l'importance de Canton, le prince prend le titre de *dayfū*. L'eunuque se nomme *tuqām* (les eunuques sont des Chinois qui ont été castrés). Le juge suprême s'appelle *luqshī-sām-kūn-shī'*. Il y a encore bien d'autres titres que nous n'avons pas retenus.

Aucun prince ne peut être investi d'un pouvoir qu'il n'ait quarante ans, car les Chinois pensent qu'à cet âge il est instruit par l'expérience. Lorsqu'un jeune prince tient audience, il prend place dans sa ville, sur un siège placé dans une grande alcôve ; un autre siège se trouve devant lui. On lui soumet les écrits sur lesquels sont inscrits les litiges. Derrière le prince se tient un homme appelé *lan-jūn'*. Si le prince commet une erreur quelconque dans les ordres qu'il donne et s'il se trompe, cet homme le remet dans le droit chemin. Aucune attention n'est prêtée aux propos des plaignants s'ils ne sont écrits<sup>3</sup>. Avant que le plaideur ne soit introduit auprès du prince, un homme qui se tient à la porte du palais examine ses papiers : s'il y trouve quelque erreur, il la corrige. Seuls peuvent rédiger des écrits destinés au prince, des scribes qui connaissent les formules, par exemple : « Écrit par un tel, fils d'un tel... » Si le texte comprend une erreur, le scribe encourt des reproches et est bâtonné. Le prince ne préside le tribunal qu'après avoir mangé et bu, afin de ne pas commettre d'erreur.

Quant à l'empereur, on ne le voit que tous les dix mois, car il pense que, si ses sujets le voyaient davantage, ils feraient peu cas de lui. L'autorité ne se maintient que par la morgue : les gens du peuple ne savent pas apprécier l'équité, il faut donc user de morgue avec eux pour en être respecté.

Les Chinois ne versent pas d'impôt foncier sur leurs terres, mais un impôt prélevé par tête, sur chaque mâle, selon sa richesse apparente. Si un Arabe ou un étranger réside en Chine, il verse un impôt sur ses biens meubles pour pouvoir les conserver. Lorsque les prix augmentent, le gouvernement sort de ses réserves des denrées alimentaires et les vend à un prix moindre que celui pratiqué sur le marché, ainsi l'inflation est de courte durée. Les ressources du Trésor public ne sont constituées que de l'impôt versé par tête. Je pense qu'il entre cinquante mille dinars chaque jour dans le Trésor de Canton et ce n'est pas la ville la plus importante !

L'empereur a le monopole du sel et d'une herbe appelée *sākb'* dont les Chinois font une infusion avec de l'eau chaude et qui est vendue dans toutes les villes pour des sommes considérables. Cette herbe a plus de feuilles que le trèfle, est plus parfumée, mais est amère. On fait bouillir

l'eau et on la verse sur cette herbe. Les Chinois l'utilisent pour tout. En résumé, tous les revenus du Trésor sont constitués par l'impôt, le sel et cette herbe.

Dans chaque ville, il y a un *darû*, c'est-à-dire une cloche placée devant le prince de la ville, attachée par un cordon tendu tout le long de la voie publique et qui est long d'une parasange environ. Agiter un tant soit peu le cordon tendu fait retentir la cloche. Celui qui a subi un préjudice agite le cordon : la cloche sonne donc devant le prince, on permet alors au plaignant d'entrer au palais pour exposer son cas et dire quel préjudice il a subi. Dans tout l'empire, on trouve ce système-là.

Quiconque veut voyager d'une province à l'autre reçoit deux écrits, l'un du prince, l'autre de l'eunuque. Le premier est un passeport : où sont mentionnés le nom du voyageur, celui de ses accompagnateurs, leur âge et la généalogie du voyageur car les Chinois, les Arabes et autres doivent obligatoirement faire remonter leur généalogie au groupe dont ils portent le nom. Sur le deuxième écrit est mentionné le nombre d'espèces et de marchandises que le voyageur transporte. En effet, sur les routes se trouvent des postes militaires où sont contrôlés les deux écrits. Lorsque le voyageur arrive, on note : *Un tel, fils d'Un tel, de telle origine, est arrivé tel jour de tel mois de telle année, porteur de telle somme*, afin que notre homme ne puisse perdre son argent, ni ses marchandises. Ainsi, s'il advenait qu'il perde quelque chose ou qu'il meure en route, on saurait comment cela s'est passé et on pourrait rendre ces marchandises à lui ou à ses héritiers.

Les Chinois se comportent honnêtement dans les transactions et pour les créances. Lorsque l'un d'entre eux a une créance sur quiconque, le créancier rédige une reconnaissance de dette ainsi que le débiteur qui y appose l'empreinte de son majeur et de son index. On réunit les deux billets qu'on plie ensemble, puis on écrit quelque chose au point où ils se raccordent. Ensuite, on les sépare et on remet au débiteur son billet de reconnaissance de dette. Lorsque l'un d'eux nie sa créance ou sa dette, on lui demande de produire son billet. Si le débiteur prétend qu'il n'en a pas, on produit le billet écrit de sa main et marqué de ses empreintes digitales, alors que le billet du créancier a disparu, on dit alors au débiteur négateur : « Produis un billet prouvant que tu n'es pas débiteur, mais

si le créancier que tu récusés fait la preuve de ta dette, tu recevras vingt coups de bâton sur le dos et tu verseras une amende de mille *fakkûj* de pièces de cuivre. » Le *fakkûj* vaut mille pièces de cuivre et équivaut à deux mille dinars environ. Ces vingt coups de bâton le feraient périr. Personne, en Chine, ne ferait délibérément pareille déclaration de crainte de perdre la vie et la fortune. Je n'ai vu personne y souscrire. D'ailleurs, les Chinois sont honnêtes entre eux, personne n'est lésé, bien que leurs transactions s'effectuent sans recourir à un témoin ou à un serment.

Quand un Chinois fait faillite, infligeant ainsi une perte d'argent à autrui et que les créanciers l'incarcèrent, à leurs frais, dans la prison du gouvernement, on enregistre son aveu. Lorsque sa détention a duré un mois, les autorités l'élargissent et annoncent publiquement : « Un tel, fils d'Un tel, a fait faillite au détriment d'Un tel, fils d'Un tel. » Si le failli a confié un dépôt à un tiers, possède un bien-fonds ou un esclave ou quelque argent avec lequel il peut éteindre sa dette, on le fait sortir de sa geôle chaque mois et on le bâtonne sur les fesses pour être resté en prison alors qu'il possédait des biens. De toute façon, il est bâtonné qu'il reconnaisse qu'il a des biens ou non ! On lui demande s'il ne pouvait pas faire autrement que de priver les autres de leurs droits et de les voler ; on lui dit encore : « Viols donc les droits de ces gens ! » Si le failli ne trouve aucun moyen de résoudre son problème et que les autorités se sont assurées qu'il ne possède rien, on convoque ses créanciers et on leur donne leur dû sur le Trésor du *Baghbûr* qui est l'empereur, nom qui veut dire « fils du ciel » ; nous, nous disons « *maghbûr* ». Puis on proclame : « Quiconque fera du commerce avec cet homme encourra la peine de mort. » De cette manière, personne ne perd d'argent. Si on apprend que le failli a déposé une somme d'argent chez quelqu'un qui ne le déclare pas, ce dernier est bâtonné à mort, mais le dépositaire ne subit aucune peine. Par contre, le bien est saisi et partagé entre les créanciers. Nul ne peut commercer avec le failli par la suite.

On trouve, en Chine, une stèle en pierre haute de dix coudées sur laquelle sont gravés les noms des maladies et des remèdes : MALADIE UNE TELLE, REMÈDE UN TEL. Lorsque le malade est pauvre, on prélève sur le Trésor le prix du remède qu'on lui remet.

Les Chinois ne versent pas d'impôt foncier sur leurs terres, mais il est perçu une contribution, par tête, calculée suivant la fortune et les terres possédées. Lorsqu'un enfant mâle naît, son nom est enregistré par les autorités; lorsqu'il atteint dix-huit ans, il est assujéti à l'impôt. À quatre-vingts ans, il en est exonéré et reçoit une pension du Trésor. « Il a été imposé, jeune; vieux, il reçoit une pension », dit-on<sup>1</sup>.

Dans chaque ville, on trouve une école avec un maître chargé d'instruire les pauvres et leurs enfants, le maître étant entretenu par le Trésor.

Les Chinoises ne se couvrent pas les cheveux, tandis que les hommes se couvrent la tête. En Chine, se trouve un village de montagne dit Tâyû dont les habitants sont de petite taille. Tous les Chinois qui sont de petite taille sont originaires de ce village. Les Chinois sont beaux, grands, ont le teint d'une blancheur éclatante, un peu coloré. Ils ont les cheveux très noirs. Les femmes portent les cheveux flottants.

En Inde, quand un homme entreprend, contre quelqu'un, une action qui devrait le conduire à la peine capitale, on demande au plaignant s'il veut le soumettre à l'épreuve du feu. S'il accepte, on chauffe à blanc un morceau de fer, puis on demande au plaignant de tendre la main pour la lui recouvrir de sept feuilles d'un arbre qui poussé en Chine, on pose alors le morceau de fer sur les feuilles. Le plaignant marche en avant et en arrière avec le morceau de fer dans la main, puis le rejette. On apporte alors un sac de cuir où il introduit la main et qu'on scelle du sceau du gouvernement. Trois jours plus tard, on présente au plaignant du riz décortiqué avec lequel il doit se frotter la main. Si aucune trace n'apparaît, le plaignant sort victorieux de l'épreuve, il n'est donc pas mis à mort; son accusateur doit verser une amende d'un *mann* d'or au profit du gouvernement. Parfois, on fait bouillir de l'eau dans une marmite en fer ou en cuivre si fort que personne ne peut en approcher. On y jette un anneau en fer et on demande au plaignant d'y plonger la main pour retirer l'anneau. J'ai vu des hommes s'exécuter et en ressortir la main intacte. L'accusateur est également taxé d'une amende d'un *mann* d'or.

À Ceylan, lorsque le roi meurt, on le place sur un chariot bas sur roues, couché sur le dos, pendant à l'arrière de

telle sorte que ses cheveux soulèvent la poussière du sol et une femme, un balai à la main, pousse la poussière sur la tête du roi, en clamant trois jours durant: « Bonnes gens, c'était votre roi, hier, ses ordres avaient force exécutoire. Voici ce qu'il est devenu: il a quitté le bas monde et l'ange de la mort a pris son âme. Ne vous laissez plus séduire par le monde d'ici-bas! » ou quelque chose d'approchant. Ensuite, on prépare du santal, du camphre, du safran, on brûle le cadavre du roi et on jette ses cendres au vent. Tous les Indiens brûlent leurs morts. Ceylan est la dernière île et fait partie de l'Inde. Parfois, lorsqu'on brûle le roi, les femmes se jettent dans le bûcher pour brûler avec lui. Mais elles ne se sacrifient que de leur plein gré.

En Inde, il est des hommes qui errent dans les jungles et les montagnes, sans rechercher la compagnie des autres, mangeant parfois des herbes et des fruits, un anneau en fer au pénis pour ne pas avoir commerce avec les femmes<sup>2</sup>. Il en est qui vivent nus, d'autres s'exposent au soleil sur le dos avec pour tout vêtement qu'un morceau de peau de tigre. J'ai vu un homme tel que je viens de le décrire qui, après que je me fus absenté seize ans, était toujours dans le même état, à mon retour. Je fus très étonné que ses yeux n'aient pas été réduits en eau à cause de l'ardeur du soleil.

Les gens de la maison royale, dans chaque royaume, appartiennent à la même famille de laquelle ne sort jamais la souveraineté. Le roi désigne, de son vivant, l'héritier présomptif. De même, les scribes et les médecins appartiennent à des castes qui seules peuvent exercer la profession de scribe ou de médecin.

Les rois de l'Inde ne sont pas soumis à un autre roi, chacun d'eux règne en souverain sur son royaume. Le Balharâ est le roi des rois en Inde. En Chine, il n'y a pas d'héritier présomptif<sup>3</sup>.

Si les Chinois sont des musiciens, les Indiens considèrent la musique comme blâmable et ne fabriquent pas d'instrument<sup>4</sup>. De même, ils ne boivent pas de vin et ne consomment pas de vinaigre parce qu'il vient du vin. Cet interdit n'est pas un précepte religieux, mais il est dicté par la dignité. « Un roi qui boit du vin n'est pas un vrai roi », disent-ils. En effet, ils sont entourés de rois qui les combattent, ce qui leur fait dire: « Comment un roi ivrogne pourrait-il administrer son royaume? »

Parfois, mais rarement, ces rois indiens se disputent le pouvoir par les armes. Je n'ai connu aucun roi qui ne se soit emparé du pouvoir de son voisin, sauf celui d'un peuple qui touche le pays du poivre. Lorsqu'un roi s'est emparé d'un royaume, il confie le pouvoir à un homme appartenant à la maison royale vaincue et qui lui est entièrement dévoué car les sujets de ce royaume n'agrèent que cette solution. En Chine, il arrive qu'un roi se révolte contre l'empereur, il est alors égorgé et mangé car c'est le sort de tout individu exécuté par le sabre.

Lorsque les Chinois et les Indiens veulent conclure un mariage, ils se congratulent, échangent des cadeaux puis célèbrent les noces avec cymbales et tambours. Les cadeaux se font, en espèces, à la mesure des moyens de chacun. Lorsqu'un homme a pris femme qui, par la suite, commet un adultère, elle et son séducteur sont mis à mort, dans toute l'Inde. Si un homme viole une femme, seul l'homme est mis à mort, mais si la femme était consentante, ils sont exécutés tous les deux.

En Inde et Chine, le vol, qu'il soit important ou non, est puni de mort. En Inde, quand un homme a volé une pièce de cuivre ou davantage, il est empalé. On prend un long morceau de bois dont on effile une extrémité sur laquelle on assoit le supplicié, la perche le transperçant du fondement à la gorge.

Les Chinois se livrent à la sodomie avec des jeunes esclaves établis à cet effet qui jouissent de la même situation que les bayadères.

Les murs, en Chine, sont faits en bois; en Inde, en pierre, plâtre et brique cuite et crue. En Chine, il en est parfois ainsi également.

Ni les Chinois, ni les Indiens n'ont d'épouses légitimes; ils prennent autant de femmes qu'ils veulent.

Les Chinois se nourrissent de riz, les Indiens de froment et de riz. Les Chinois ne mangent pas de froment.

Ni les Indiens, ni les Chinois ne pratiquent la circoncision.

Les Chinois adorent des statues auxquelles ils adressent des prières et des suppliques. Ils ont des livres sacrés.

Les Indiens portent une longue barbe. J'en ai vu parfois dont la barbe atteignait trois coudées. Ils ne se taillent pas la moustache. Les Chinois, en majorité, sont imberbes de

naissance. Lorsqu'un Indien meurt, ses parents se rasent la tête et la barbe.

Lorsque les Indiens emprisonnent quelqu'un ou le mettent aux arrêts chez lui, ils le privent de nourriture et de boisson pendant sept jours; ils se mettent aux arrêts, les uns les autres.

Les Chinois, comme les Indiens, ont des juges qui rendent la justice sans que les gouverneurs interviennent.

Dans toute la Chine, on trouve des tigres et des loups, mais pas de lions, comme en Inde d'ailleurs.

Les brigands sont mis à mort.

Les Chinois et les Indiens prétendent que les statues sacrées leur parlent, mais ce sont seulement leurs adorateurs qui parlent.

Les Chinois et les Indiens abattent les animaux qu'ils veulent consommer sans les égorger, mais en les assommant. Ils ne procèdent pas à l'ablution après les rapports sexuels. Les Chinois s'essuient avec du papier après avoir délégué. Les Indiens font une ablution, chaque jour, avant le déjeuner, après quoi ils prennent leur repas. Ils n'ont pas de rapport avec les femmes qui ont leurs règles, ils les chassent même de leurs demeures car ils éprouvent de la répugnance pour leur souillure. Par contre, les Chinois ont des rapports avec les femmes qui ont leurs règles et ne les chassent pas de chez eux. Les Indiens se servent de cure-dents, aucun d'entre eux ne mange sans en faire usage et se laver la bouche. Les Chinois ignorent cet usage.

La Chine est plus vaste que l'Inde du double. Le nombre des rois indiens est plus grand. La Chine est plus peuplée.

Il n'y a pas de palmier-dattier, ni en Chine, ni en Inde, mais on y trouve d'autres arbres et fruits que nous ne connaissons pas chez nous. En Inde, il n'y a pas de vigne; en Chine, il en pousse en petite quantité. Tous les autres fruits abondent, les grenades étant plus nombreuses en Inde qu'en Chine.

Les Chinois n'ont pas de science religieuse et leurs pratiques sont d'origine indienne. Ils prétendent que ce sont les Indiens qui ont importé leurs bouddhas et leur ont enseigné leur religion. Les Chinois et les Indiens croient à la métempsychose et ne divergent que dans certaines applications du droit.

Parfois, l'Inde a la médecine et la philosophie. Les  
 pouvoir p... la médecine qui est surtout basée  
 soit em... la médecine qui est surtout basée  
 peuple... adonnent à l'astronomie ; cepen-  
 emp... davantage qu'eux. Je ne connais  
 app... couples qui soit musulman et qui  
 re...

en Inde, beaucoup plus en Chine.  
 pas d'éléphants car ils s'en débarrassent,  
 ils portent malheur.

Les rois de l'Inde ont de nombreuses armées auxquelles  
 ne versent pas de soldes. Ils lèvent des troupes qui  
 partent en campagne à leurs frais, sans recevoir de soldes.  
 Mais en Chine, on verse des soldes aux troupes comme  
 chez les Arabes.

La Chine est plus riante et plus belle que l'Inde. En  
 Inde, dans la majorité du pays, il n'y a pas de villes, alors  
 qu'en Chine, on trouve partout des villes importantes et  
 fortifiées.

La Chine a un climat plus salubre, les gens n'y sont ni aveugle, ni  
 borgne, ni infirme, alors qu'en en voit beaucoup en Inde.

Les fleuves, dans les deux pays, sont très grands, bien  
 plus que les nôtres. Les pluies sont aussi très abondantes.

En Inde, il y a de vastes déserts ; par contre, la Chine est  
 entièrement peuplée et cultivée.

Les Chinois sont plus beaux que les Indiens et res-  
 semblent plus aux Arabes pour ce qui est des bêtes de  
 somme qu'ils utilisent et pour leurs vêtements, surtout le  
 costume de cérémonie, car ils portent un manteau et une  
 ceinture. Les Indiens, hommes et femmes, se vêtent de  
 deux pièces d'étoffe et se parent de bracelets d'or et de  
 pierreries.

Au-delà de la Chine, du côté du continent, vivent les  
 Toguz-Oghuz, des Turcs et le Khâqân du Tibet, pays  
 limitrophe du pays turc. Du côté de l'océan, se trouvent  
 les îles de Silâ dont les habitants sont blancs et envoient  
 des présents à l'empereur de Chine, car ils prétendent que  
 s'ils n'agissaient pas de la sorte, il ne pleuvrait pas chez  
 eux. Aucun d'entre nous n'y a jamais accédé et ne peut  
 donc en parler. Ces gens possèdent des faucons blancs.

*Ibn Faqlân*

RÉCIT DE VOYAGE.

(Risâla)